



**Colloque Urbanisme durable et villes de demain : Les Utopies mises à l'épreuve**

**Conférence d'ouverture : L'utopie urbaine : une réalité en devenir**

***Revenons aux sources de l'utopie***

Le sociologue Alain Touraine nous rappelle que « l'histoire de l'utopie a commencé lorsque la société a abandonné l'image du paradis. » Nous irons encore un peu plus loin en suggérant que c'est en devenant un habitant des cités, en affirmant, pour reprendre la formule d'Aristote, sa « nature d'animal civique », que l'Être humain a renoncé au paradis rural pour prendre en main son destin de citoyen.

Le paradis avait cela de bon qu'il n'offrait qu'une seule option, positive et éternelle pourvu que l'on accepte sa vie terrestre dans le respect de la providence. La Cité terrestre de Saint Augustin n'étant qu'une attente avant les félicités de la Cité céleste. En voulant construire son propre destin, l'Être humain renonçait aux promesses du paradis et acceptait l'incertitude et les risques d'un monde qu'il devait repenser lui-même pour l'améliorer.

Mais comment repenser le monde? Comment penser un ailleurs qui n'existe pas encore? Et comment repenser un ailleurs qui puisse tout en étant ailleurs servir de modèle ici-bas?

L'invention de l'Utopie par Thomas More comme genre littéraire à la Renaissance, et surtout comme genre intellectuel, marque l'émergence d'une pensée politique et sociale qui s'interroge sur l'état présent et tente d'imaginer des réponses différentes pour l'avenir.

Le modèle pour repenser un ailleurs ici-bas, selon Thomas More, doit respecter trois principes de l'utopie.



***Premier principe : l'utopie est une contestation.***

L'utopie, telle que Thomas More la fonde avec son célèbre ouvrage est avant tout un acte de contestation politique et social. Comment imaginer une autre société idéale, plus égalitaire, plus juste, mais surtout en opposition radicale à la société anglaise de son temps. En réponse deux œuvres vont voir le jour à cette époque : l'Utopie d'un côté (publiée en 1516) et l'Éloge de la Folie d'Érasme de l'autre (publiée un peu plus tôt en 1511). Les deux ouvrages se répondent en ouvrant un champ contestataire nouveau dans une Europe en plein bouleversement politique, religieux et culturel. Les deux auteurs sont amis. Ce sera même Érasme qui conseillera son ami Thomas More d'intituler son ouvrage *Utopia*.

Tout en s'inspirant des cités de l'Atlantide décrites dans le *Georgias* et dans *La République* de Platon, ainsi que des descriptions de la Cité idéale dans *Les Lois* d'Aristote, Thomas More a défini les règles d'un nouveau genre : la contestation par inversion des valeurs.

Il est difficile contrairement à ce qu'on pense d'inventer un futur crédible autrement qu'en s'appuyant sur la réalité du présent. Et cela reste toujours aussi vrai de nos jours. La méthode de l'inversion, qu'il s'agisse pour Érasme de faire parler la Folie pour dénoncer sans la nommer la fausse sagesse du monde ou de décrire une ville radieuse et ordonnée pour parler de la cité corrompue et confuse, permet non seulement de penser un futur à partir de l'actualité, mais d'en partager la vision avec les lecteurs en s'appuyant sur leurs propres valeurs. Et comme il s'agit avant tout dans l'Utopie des villes de cette île lointaine, l'ordre et l'équité sociale, la géométrie, l'économie et la justice peuvent y régner de façon absolue. C'est ce qu'on pourrait appeler l'émergence d'un paradis social.

C'est à ce principe de contestation par inversion des valeurs que nous pensons d'abord lorsque nous plaçons ce colloque sous le signe de la pensée utopique.



***Deuxième principe : l'utopie est une fermeture***

Nous devons aussi regarder le modèle utopique comme un acte d'isolement. Thomas More sait que pour exister l'Utopie doit être préservée de la corruption du monde qu'elle dénonce. Impossible donc de savoir où se trouve cette île et ces villes à l'organisation parfaite. L'utopie ne fonctionne et ne perdure que parce qu'elle n'est pas – son nom l'indique – sur la carte du monde. Elle est nulle part, hors espace connu.

On comprend mieux que son modèle, l'Atlantide de Platon soit aussi une île qui a disparu en emportant avec elle dans son engloutissement une perfection éternelle.

Cette clôture, cet isolement, est la condition même de sa liberté de penser et d'exister. Cette clôture est nécessaire à la préservation de son ordre parfait; et cette clôture questionne sur la possibilité de sa diffusion, de sa reproductibilité. S'agissant des villes, la question se pose de savoir comment les villes, et notamment la ville principale – Amaurote – échangent avec les autres villes des autres pays. Puisque nous savons comme urbanistes que la fonction première de la ville, c'est l'échange avec le monde.

Ce principe d'isolement est le piège que porte en elle toute pensée utopique. Un enfermement spatial qui n'autorise que la reproduction à l'identique et la prolifération par dissémination de formes finies.

Ce paradoxe entre le développement nécessaire et l'isolement indispensable sera un des thèmes que reprendra le philosophe Michel Foucault pour faire la démonstration de ce qu'il désignera comme les « utopies réelles » de nos sociétés modernes. Nous y reviendrons.



### ***Troisième principe : l'utopie est simple***

La simplicité de l'utopie est double : une simplicité formelle et une simplicité fonctionnelle, ou plus précisément une simplicité de programmation et de fonctionnement.

Formellement l'utopie se présente toujours sous une forme géométrique élémentaire : le carré et encore plus fréquemment le cercle.

Cette image formelle permet à la fois sa reproductibilité comme forme achevée et close, et également l'identification de sa forme parfaite comme figure métaphorique de la perfection de la société qui l'habite.

Fonctionnellement l'utopie se présente comme une idéologie. Ce qui caractérise l'idéologie nous rappelle le philosophe Isaiah Berlin, ce n'est pas sa vérité, mais sa simplicité. Il est essentiel qu'elle impose une chose et une seule : l'ordre social, la pureté morale des mœurs, ou bien le retour à la nature, ou bien encore la perfection raciale. L'Utopie ne peut intégrer la complexité de la vie, les défauts et les faiblesses; les erreurs et les imperfections. Son fonctionnement est régi par un ordre. Et un ordre est à la fois un arrangement et un commandement.

Si nous quittons l'utopie de More pour regarder ses héritiers, nous voyons défiler dans l'histoire toutes les formes et les avatars de ce genre qui va finir par incarner l'idée de changement pour un idéal. À tel point que l'utopie sera le modèle d'un devenir politique radieux en particulier lors des révolutions qui vont secouer le monde depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle jusqu'à nos jours. Mais cette volonté de vouloir appliquer le modèle utopique sera aussi la fin de la vision radieuse et positive de l'utopie. Les sociétés vont comprendre que tout ordre politique qui se résume à l'ordre lui-même conduit inexorablement à une dictature; que la perfection sociale ou raciale qui recherche la pureté conduit à la discrimination; que la gestion



absolue de l'espace, la perfection aménagiste ne produisent rien d'autre que des communautés fermées.

Il aura fallu du reste toute l'intelligence des Pères fondateurs, de la Révolution américaine, et particulièrement celle de Benjamin Franklin, pour comprendre qu'il fallait pour construire une société idéale compter autant sur la force que sur les faiblesses des Êtres humains. Cela nous enseigne que l'utopie est parfaite pour fonder une société nouvelle à condition de pouvoir en sortir.

L'utopie s'est imposée au fil des siècles comme un laboratoire de la pensée sociale et politique, mais un laboratoire qui doit rester, au risque de se perdre, dans le domaine des idées, des concepts, des images.

### ***L'utopie comme laboratoire urbain***

Quant aux nombreuses représentations des villes idéales que nous ont laissés les peintres, les écrivains, les urbanistes des siècles passés, elles nous aident à voir et comprendre comment les civilisations ont voulu perfectionner leurs espaces. Elles nous aident à relire l'histoire urbaine à travers l'histoire de leurs formes; comment la ville est devenue idéale pour servir la puissance princière avant de devenir sociale pour servir une économie capitaliste ou socialiste, et vouloir aujourd'hui devenir humaine pour répondre aux nouveaux concepts du développement durable. Chaque fois c'est l'utopie qui a servi de modèle, selon la relecture que chaque société en fait et selon ses objectifs propres. Souvenons-nous que les *Urbinales* ont d'abord été des tableaux expérimentaux de la science perspective naissante avant de devenir les modèles de l'urbanisme des villes renaissantes et modernes.

Comme urbaniste nous savons que l'utopie parle des villes et des sociétés urbaines idéales. Ce n'est pas un hasard. La ville est le lieu problématique des sociétés. Le lieu des pouvoirs politique et commercial, de la richesse et de



l'échange. La ville est le lieu des confrontations sociales, des conflits et des luttes, car c'est là où, pour reprendre l'expression de l'historien Fernand Braudel « se brasse sans fin la vie des hommes ». Vouloir régler le cours de la machine urbaine, c'est vouloir régler la bonne marche de la société. Or c'est justement ce dont nous parle l'utopie depuis Thomas More jusqu'au *Phalanstère* de Victor Considérant, jusqu'à *Boradacre City* de Franck Lloyd Wright, jusqu'à la *Ville Radieuse* de Le Corbusier, jusqu'à *Masdar City* à Abou Dhabi; jusqu'au *New Urbanism* ou à *Yesterday Land* en Floride.

L'utopie nous intéresse donc comme un laboratoire urbain potentiel. Encore faut-il regarder ce laboratoire comme ce qu'il est : l'image très réductrice d'un monde autre.

### ***Les utopies mises à l'épreuve***

Comme urbanistes, comment se servir de l'utopie dans le montage de nos réflexions pour de meilleures villes?

C'est Michel Foucault qui je pense nous donne une clé pour nous permettre de trouver le lien entre l'utopie comme idéologie et ce qu'il désigne sous le nom « d'utopie réelle ».

La société a besoin de « lieux autres » comme autant d'espaces d'expérimentations, des contre-espaces qui permettent de repenser le monde, d'en explorer des règles innovantes.

Le paradigme du développement durable - apparu il y a maintenant 30 ans avec le Rapport de Gro Harlem Brundtland - est venu bouleverser l'épistémè confortable du Progrès dans laquelle nous vivions depuis la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Parmi tous les bouleversements que le développement durable impose, nous devons comme urbanistes repenser le développement durable des villes. Je souscris aux propos



des Joan Clos, directeur exécutif d'ONU Habitat lorsqu'il dit que « c'est dans les villes que sera perdue ou gagnée la bataille du développement durable. »

Parallèlement le développement urbain lui-même a connu en cinquante ans une croissance exponentielle qui non seulement a surpris tout le monde, mais que ni les politiques, ni les urbanistes n'ont encore véritablement assimilée. Nous tâtonnons encore vers des solutions aussi partielles qu'incertaines dans leur efficacité. Les villes et les métropoles nous échappent aussi bien dans leur conception et leur régulation comme urbanistes, qu'elles échappent aux élus et aux gouvernements dans leur gestion et leur gouvernance.

L'utopie a cela de bon qu'elle permet le découpage arbitraire de l'espace en autant de petits « lieux autres » possibles pour y installer, non pas des utopies – l'espace est bien réel et au milieu de la ville – mais des « espaces merveilleusement lisses », de petites « utopies réelles » où la pensée va pouvoir déployer son imaginaire. C'est là où nous pouvons envisager de tester l'innovation possible; avec le secret espoir de trouver une application qui dépasse l'expérimentation et puisse servir à tous.

L'histoire étant un éternel recommencement, nous voilà à nouveau devant le défi de penser les villes de demain. Le problème est toujours le même, seuls les thèmes ont changé. Hier nous envisagions la vitesse, la perméabilité automobile, la séparation des fonctions (Le Corbusier), l'hyper modernité esthétique (Constructivisme et Futurisme). Aujourd'hui nous désirons entre autres la mobilité active et le renoncement à l'automobile, l'absence de pollution, l'autonomie alimentaire, l'équité et l'inclusion sociale.

L'utopie doit donc pouvoir nous aider. Nous allons une fois encore dans cette rencontre à construire des espaces utopiques. Ils seront conformes au modèle : contestataires et isolés, idéologiquement organisés en théorie. Nous espérons



qu'ils deviennent des modèles capables d'inspirer. Mais nous devons toujours avoir à l'esprit leur vérité relative. Nous regardons avec défiance et ironie les vérités des utopies d'hier. Réfléchissons au sort que les générations futures réserveront aux vérités de nos utopies d'aujourd'hui.

Regardons aussi autour de nous. Certaines utopies se sont déjà réalisées. Je prendrais comme exemple la ville écologique zéro carbone de *Masdar City* à Abou Dhabi. D'autres utopies n'en étaient pas, comme la ville nourricière qui a longtemps existé comme elle existe encore – bien que menacée – dans les villes d'Afrique subsahariennes. Le transport public pour tous n'a pas été une utopie au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Il a été sacrifié sur l'autel de la démocratisation de l'automobile. Quant au rêve de communautés urbaines inclusives et équitables nous revenons directement au fondement de l'Utopie de More. Ce rêve inlassablement caressé par tous les idéologues sociaux se heurte aux limites mêmes de l'espace utopique. L'utopie ne perdure que close et si possible hors des contraintes de développement économique et social du monde.

*Masdar City* est exemplaire à ce titre. L'argent n'existait dans les villes de l'Utopie de More (pas plus que l'argent n'existe dans le projet de *Ville Radieuse* de Le Corbusier); à *Masdar City* l'échange économique y est banalisé en ce sens qu'il faut être riche pour y vivre. Comme dans les utopies, les services sont exclus de l'espace urbains. La vraie ville, celle des immigrants, des ouvriers, des serviteurs est plus loin, dans le désert, hors de l'utopie.

Je voulais juste rappeler cet exemple comme une limite de la pensée utopique appliquée.

Nous savons que dans le lien entre présent visible et futur inimaginable, le futur imaginé sera toujours inférieur à ce qu'il sera réellement. En mieux comme en pire. Ce que nous dit de son côté le développement durable est de ne point nuire aux





générations qui nous suivront. Il faut donc poser des gestes pour le futur, mais ne pas oublier de laisser cette réalité ouverte, inachevée afin que ceux qui viendront puisse avoir la liberté de la continuer selon leurs valeurs.

Nous sommes là pour penser l'avenir des villes. Et à la question quel avenir pour les villes, je citerais juste la formule de Mark Twain « L'art de la prophétie est extrêmement difficile surtout en ce qui concerne l'avenir »

Michel Max Raynaud Ph.D.

Montréal, le 30 janvier 2017